

Daniel Norman tourne

# PRINCE DE MON CŒUR

Les figurantes sont aujourd'hui à l'honneur dans leurs robes du soir, il n'est pas de même des figurants pour qui l'honneur est de rigueur. Le décor représente un dancing très élégant; les musiciens s'installent devant les dames à un geste de Daniel Norman, et sous les projecteurs surlués, les couples commencent avec le sourire. L'air de la valse est entraînant et ces gens ont vraiment l'air d'être venus là pour

notre prince et qui me confie ses peines. Il lui a promis le mariage et il est inconstant. Comme je suis philanthrope, je décide de ramener le volage à ses engagements et pars pour Paris où Son Altesse mène joyeuse vie et se dit chanteur professionnel. Vous venez de voir tourner la scène où nous prenons contact, ou plus exactement celle où nous commençons à nous intéresser l'un à l'autre, car nous faisons connaissance



Reda Caire met la couronne sur la tête de Claude May

s'amuser. Parmi la foule, nous reconnaissons Reda Caire, tourbillonnant avec la gracieuse Claude May. Un peu de patience et elle nous apprendra elle-même la raison de ces déplacements.

— Voilà, nous sommes ici à Paris, mais je suis Spoldavienne, et même échappée de pension. J'ai une compagne qui me montre sans cesse la photo dédicacée de

d'une façon brutale, qui sera l'objet d'une prochaine séance. Au plafond, il y a un crochet qui sert à transformer en oiseau une girl de l'habitation. Au moment où je passerai dessous pour gagner ma table, il se mettra à fonctionner à contre-temps, m'envièvera dans les airs et comme par hasard me lâchera au passage du prince.

C'est pour cette raison que l'habilleuse vient de me refuser un sandwich



Pierre Larquey et Colette Darfeuil

à votre grand étonnement. Elle a probablement vu *La Mort du Cygne*, où un « rat » ainsi balancé dans les airs, pour les besoins d'un ballet, s'en trouve plutôt mal, et elle pense que la diète est une raison suffisante pour que je ne sois pas le cœur barbouillé au cours de mes vols planés. Car, au cinéma, on répète toujours beaucoup plus que le public ne le pense.

— Après ces prouesses, réussissez-vous dans vos tentatives ?

— C'est-à-dire que ma compagne m'a menti, qu'elle a « bluffé » et que son sott-disant fiancé ne lui a même jamais été présenté. C'est une Altesse très moderne et très fantaisiste qui, pendant une réception officielle à la Cour de Spoldavie, me met la couronne au-dessus de la tête, ce qui, là-bas, est significatif. J'en suis bien entendu ravi, parce que je lutais depuis longtemps, contre la naissance d'un tendre sentiment, et le film prend fin sur une promesse de bonheur.

— Et vous en recommencez un autre ?

— Non, actuellement je n'ai pas de projets fermes et, pour une fois, je pourrai prendre des vacances pendant la belle saison.

— Et le théâtre ?

— J'aimerais aussi le retrouver. Que voulez-vous, au cinéma, on obéit au

metteur en scène, ou vous fait jouer de tout petits bouts de rôles, aussi élogieux que possible de l'ordre chronologique. Vous ne savez pas si ce que vous donnez plaira au public. Derrière la rampe, on le sent. Si un soir, un effet ne rend pas, on cherche autre chose pour le suivant. De la première à la dernière, chaque artiste essaye d'un apport plus heureux, plus séduisant.

— Quel est votre meilleur souvenir ?

— *Tot c'est Moi*.

— Et le plus angoissant ?

— Une trachéite pendant les prises de vues de *La Guerre des Gosses*, qui eurent lieu à Venise au-dessus de Graesse. Il fallait se lever à cinq heures du matin, la chaleur était accablante et, pour me décongestionner la gorge, je portais un sinapisme sur la poitrine. Charmant, vous vous en doutez !

Pendant que nous bavardons, le plus grand silence s'est fait dans le studio. C'est l'heure de la pose. Je m'en voudrais d'en frustrer Claude May et de la priver du délassement de sa loge où l'attend, je l'espère, une tartine. Mais l'ambiance du plateau me suit encore dans la rue où je croise, par petits groupes, des gens avec visages ocrés et tenues de gala, en quête d'une limonade que le bar du « dancing » n'a pu leur offrir.

# CINÉMA

## S.O.S. SAHARA

Jusqu'à présent les films sur le désert qu'il nous a été donné de voir, gardaient un caractère idéologique et symbolique. C'étaient *L'Appel du Silence*, qui fit si bien comprendre la vocation du Père de Foucauld, *L'Escadron Blanc*, *Légion d'honneur*, mystiques sahariennes et méharistes; en même temps, les immenses étendues aux lignes d'horizon toujours nettes quand elles n'étaient franchées de chameaux, apportaient d'elles-mêmes le déplacement nécessaire pour entretenir la diversité des spectacles.

Malgré le baroud, les guets-apens et les drames dont nulle contrée habitée par les hommes ne saurait se départir, ces productions battaient au rythme de la poésie. Malgré leurs cadavres et leurs cas de conscience impressionnants, nous n'avons cessé de les contempler avec l'œil d'un enfant qui sent naître la vocation de la mer parce qu'il a lu certaines œuvres de Ferrère et de Cheek, et, aux dernières vacances, loupé dans un youyou le long d'une plage ou même fait, avec ses parents, une croisière de luxe.

*S.O.S. Sahara* est d'une essence plus réaliste. Le scénario n'est pas spécialement original, mais il vise à une certaine rudesse.

Dans un poste de secours sur une piste saharienne, vivent, isolés du monde, cinq hommes. Le chef du poste, Loup, est assisté d'un jeune ingénieur, Paul, qui s'éprend follement d'une femme qu'il a secourue alors que son auto était en panne dans le désert. Or, il se trouve que Hélène est l'ex-femme de Loup. Pour elle, il s'est avili: c'est pourquoi il est venu s'isoler pour oublier. Loup s'emploie de son mieux à sauver son ami Paul d'un amour qui ne peut lui apporter que des déceptions cruelles. Mais Paul, tout à sa passion, ne veut rien entendre et essaiera de se suicider tant la pensée de cet amour impossible le domine. Tandis qu'il agonise, Hélène sera assassinée par des pillards et Loup lui rendra les derniers devoirs.

Œuvre pathétique où tout concourt à créer une impression désolée et désespérée.

La photo s'harmonise parfaitement au tragique des situations. Technique impeccable.

Histoire à la fois héroïque et déprimante. De beaux sentiments de dévouement et d'héroïsme. Des caractères val-



ment humains, mais l'ensemble est d'un pessimisme accusé et l'impression finale, malgré tout, demeure pénible.

Jacques de Baroncelli a rendu avec infiniment de savoir-faire et de finesse ce qui n'est en somme qu'un hasard de la vie. Mais il a eu des interprètes parfaits.

D'abord, Charles Vanel, dont la justesse de ton me comfend chaque fois. Il apporte au personnage de Loup, le chef du poste, la même perfection qu'à celui du capitaine de *Légion d'honneur*.

Jean-Pierre Aumont est, lui aussi, excellent parce que tout bouillant, tout d'une pièce à l'âge où la réflexion pèse mal sur la passion.

Paul Azais incarne un ouvrier parigot et sympathique qui pale chèrement une bête. Raymond Cordy n'a pas été aussi nature depuis longtemps.

En Vénus du Sahara, Martha Labarr est assez conventionnelle. Avant de paraître elle-même, elle essaie d'être Marilène Dietrich et, par certains effets de volées et de burnous, rappelle une de ses moins bonnes choses, *Le Jardin d'Allah*.

En haut: Martha Labarr — En bas: J.-P. Aumont et Charles Vanel dans « S.O.S. Sahara »

## Pilote d'essai

Jim, pilote d'essai, au cours d'un vol atterrit dans une ferme et tombe amoureux d'Ann. Il l'épouse dans les vingt-quatre heures, malgré les muettes désapprobations de son mécano Gunner.

Marié, Jim est toujours enthousiaste pour son métier de pilote. Il participe à des courses dangereuses et il manque de périr. Ann, peu à peu, se met à jalouser l'air et le ciel qui occupent son mari; d'autant plus que Gunner s'efforce de lui faire comprendre qu'un pilote se doit d'abord à son idéal d'aviateur.

Jim et Gunner tentent alors un record d'altitude; un accident termine le raid. Gunner meurt. Jim, blessé, est mal soigné par Ann. L'amour est plus fort que l'attrait du risque aérien. Jim abandonne sa carrière pour devenir, à terre, instructeur des élèves-pilotes.

L'œuvre est mal équilibrée. Les images sont intéressantes, les personnages sont étudiés de manière confuse. L'ensemble est moyen.

L'intention du scénariste était digne d'un grand film. La réalisation l'a trahie et, à part quelques épisodes tragiques, on suit difficilement le drame de connaissance qu'on a voulu décrire. Aussi le film manque de portée.



Clark Gable et Myrna Loy dans « Pilote d'essai »

Chez nous, peuple de braves gens où le vol reste malgré tout un accident et non une institution, un auteur de scénario n'aurait pas l'idée de tier sa plume au sort de la femme d'un condamné de droit commun ou d'une terreur décadente. Il en est autrement de l'autre côté de l'Atlantique où les ennemis publics font sans parler d'eux de leur vivant pour que leurs noms et le souvenir de leurs prouesses ne s'effacent pas si vite des mémoires lorsque la chance défaille les a expédiés six pieds sous terre.

Cette petite dame que nous voyons prendre l'autobus avec un pot de fleurs dans les bras se dirige vers un cimetière de banlieue. Arrivée à destination, elle s'incline sur une tombe modeste et y dépose son offrande, les yeux secs. Le défunt avait trente ans et elle est venue là par devoir. Mais des reporters l'y ont suivie. Beau sujet d'article: « Madame X... veuve du fan des gangsters, mort il y a trois ans, reste fidèle à son souvenir. » Et des exploitants de la curiosité dépravée ne cessent de harceler la pauvre pour obtenir sa signature au bas de « souvenirs » inventés en série.

Les mésaventures de l'héroïne sont légion. S'étant mariée, son époux l'abandonne la nuit des noces sur l'insinuation de son papa furieux qui arrive à le faire divorcer et à lui fonder un nouveau foyer en Europe.

Comment... voilà un garçon qui, commémorant le passé d'une femme, ne lui en tient pas rigueur, la jugeant au contraire à plaindre, et qui la quitte sans cérémonie ?

Elle, de son côté, n'annonce pas la naissance d'un enfant, mais son ex-beau-père en a vent et veut le lui reprendre au profit de son fils et de sa nouvelle belle-fille sous prétexte que son petit-fils ne saurait être conven-

## Une certaine femme



Bette Davis, Anita Louise et Henry Fonda dans « Une certaine femme »

blement élevé par l'ancienne compagne d'un drôle.

Nous voulons bien croire qu'en Amérique, l'âge de raison vient tard, car le déserteur, s'avisant de chercher quel foyer doit être le sien, retourne à ses premières amours, voit son rejeton et veut répondre sa mère. S'arrêtant là, les complications seraient bénignes. Pour avoir la solution normale du problème, il faudra attendre la mort d'une tendre créature vouée au fauteuil d'infirmière par une imprudence en voiture de l'hésitant don Juan.

Bette Davis développe en long et en large les débâtes de cette innocente qui n'a commis d'autre faute que d'accepter à seize ans le nom d'un noble ban s'avérant impossible à réformer. Son jeu est intelligent et très expressif, mais sa bouche dure et dédaigneuse, ses yeux à fleurs de tête ne lui apportent pas d'embellie la sympathie du public. Une autre qu'elle, peut-être artiste moins experte, susciterait plus de compassion. Il serait aussi nécessaire que nous sentions davantage la situation, les situations, car les dangers de compromission, anodins pour d'autres, mais terribles pour cette héritière d'une mauvaise presse, sont posés avec de nombreuses ramifications, selon les mœurs d'un pays étranger.

Le personnage de Bette Davis pulse en soi fierté et cran. Le public qui prodigue avec facilité sa pitié n'en a ici que faire. Pour payer de son admiration, il demande autre chose.

Histoire dramatique, souvent pénible, toujours superficiellement contée. Un mariage suivi aussitôt d'un divorce, puis, plus tard, ce mariage sera de nouveau contracté. Le dialogue qui soutient ces situations n'est qu'une étrange dissection morale.

## POLICE JUDICIAIRE

Torchy Blane est le journaliste le plus célèbre de toute l'Amérique, et le lieutenant Mac Bride, le plus remarquable détective new-yorkais; aussi, ces sommités, ont-elles décidé d'unir leurs vies. Leurs métiers ne leur laissent guère de loisirs pour mettre ce projet à exécution. Encore aujourd'hui se sont contentés-ils chez un joaillier, qui vient d'être assassiné et soulagé de 250.000 francs de bijoux. Les suspects appartiennent à l'entourage de la victime: Croxy, fils d'un riche éditeur, qui a perpétré le crime de ses besoins d'argent, et

Allister, son associé.

Torchy découvre par hasard l'arme du crime et le projet formé par Croxy, d'accomplir un voyage autour du monde, véritable rallye aérien. Ses présomptions en sont affirmées et, ayant appris qu'un reporter d'un journal rival avait obtenu de son patron l'autorisation de rentrer en compétition, elle manœuvre si bien son directeur qu'elle se fait désigner pour l'aventure.

Au cours du voyage, la jeune fille ne perd pas le nord ni les occasions de fouiller dans les affaires de Croxy. A Honolulu, elle met la main sur un câble prouvant que le prétexte touristique cache de secrètes négociations en Allemagne pour se débarrasser de pièces de valeur. Elle pense que l'énigme se dénouera à Francfort et prévient Mac Bride de l'y rejoindre. Là, une déillusion les attend malgré le bonheur de se revoir. Impossible de prendre Croxy en flagrant délit. Enfin, pendant la dernière étape, ils sont récompensés de

leur acharnement. Croxy est occis par Allister, qui se révèle ainsi le grand coupable.

Encore une histoire où l'homme le plus vite n'est pas celui qu'on pense. Considérée comme policière, elle ne présenterait pas grand intérêt. La conclusion répondant à l'introduction, tout le reste ne serait que remplissage banal selon des moyens usés, tandis que ce rallye aérien qui sert de support à l'intrigue, apporte un « milieu navigant » moderne et varié, que choisisent volontiers Phileas Fog s'il avait à recommencer sa performance.

Le trajet New-York-San Francisco s'effectue en avion, la traversée du Pacifique dans le malheureux « Clipper de China » et le retour Allemagne-Amérique en septelien bien entendu, occasion de montrer au public le confort de ces vaisseaux du ciel.

Barton Mac Lane est un détective solidement planté, avec des manières d'ours et une sentimentalité de fillette.

Glenda Farrell n'en est plus à son premier rôle de journaliste aimant le risque. Nous retrouvons avec plaisir son entrain et sa décision.

En résumé: une histoire de vol et de meurtre qui se déroule avec quelques assassinats ou suicides de bandits au cours de l'intrigue. L'impression est nulle, et l'intérêt moyen.



Glenda Farrell dans « Police Judiciaire »